

# Hippolyte Thibierge

## un Blésois au Québec

La colonisation des deux Amériques par les Européens au XVIème siècle n'attira pas, comme on pourrait le penser, de nombreux candidats au départ sur le vieux continent. La Révocation de l'Édit de Nantes lança d'ailleurs, par contrainte, plus de Français sur les routes d'Europe et du monde que le miroitement des Antilles, les vastes plaines fertiles du Canada et de Louisiane, les profits du commerce de bois d'ébène et les trésors inaccessibles du Pérou et bientôt du Brésil. Malgré tout, de Jacques Cartier à la célèbre interdiction des Protestants en 1685, quelques milliers de colons français osèrent quitter à jamais la métropole, franchir dans des conditions souvent extrêmes un Atlantique des plus dangereux et affronter les rigueurs et les autochtones plus ou moins hostiles de pays complètement inconnus.

Hippolyte THIBIERGE, un Blésois, fut l'un de ces vaillants pionniers. Né le 14 janvier 1629 dans la paroisse Saint-Solenne de Blois, dans le bas bourg Saint-Jean, il était le fils d'Etienne THIBIERGE, marchand cabaretier suivant la Cour de Son Altesse Royale Monseigneur le Duc Gaston d'Orléans, résidant près de la Porte Saint-Jean, et de Magdeleine CAILLOU. Etienne THIBIERGE lui-même n'était pas blésois mais originaire de la riche et prospère vallée de la Cisse où, dans le gros bourg d'Onzain, sa famille avait acquis au cours du XVIème siècle un statut social relativement aisé : c'était une famille de riches marchands qui, jusqu'à la moitié du XVIIIème siècle, figurèrent parmi les notables locaux. Etienne THIBIERGE naquit à Onzain le 6 décembre 1598, de Pierre, marchand drapier, et d'Hélène MINET ou MINIER. Il dut se marier relativement jeune puisque son premier enfant, Nicolas THIBIERGE, naquit à Blois le 25 mai 1620. Il avait apparemment dissuadé ses enfants de reprendre après lui ses activités de cabaretier puisqu'il plaça ce fils aîné dès 1635 en apprentissage chez un mégissier blésois et qu'Hippolyte lui-même deviendra tanneur. Etienne THIBIERGE et Marguerite CHALLOU eurent au moins huit enfants dont beaucoup, semble-t-il, ne vécurent pas et dont Hippolyte était le sixième. Veuf relativement jeune, Etienne THIBIERGE se remaria en seconde noce le 4 février 1634 dans la paroisse Saint-Honoré de Blois avec Catherine DURAND mais n'en eut pas d'enfant.

Hippolyte THIBIERGE, tout comme son frère aîné, entra dès la fin de son enfance comme apprenti dans l'industrie des peaux et du cuir blésois au sein de laquelle il devint marchand tanneur. A l'âge de vingt-quatre ans, il épousa le 15 septembre 1653, dans la paroisse Saint-Martin de Blois, Renée HERVET, issue d'une vieille famille blésoise de potiers d'étain. Le couple eut jusqu'en 1663 au moins cinq enfants tous nés à Blois, dans la paroisse Saint-Solenne où se réunissait la corporation des tanneurs sous le patronage de Saint-Sylvain : Gabriel, né en 1654, Gentien, né en 1656, Hippolyte, né en 1658 et décédé à Blois en janvier 1663, François, né vers 1660, et Anne, née en 1661 qui, jugée probablement trop jeune, ne suivit pas ses parents dans leur périlleux voyage par-delà l'Atlantique. En fonction de toutes ces naissances et surtout du décès du petit Hippolyte, on peut situer le départ du couple dans les premiers jours du printemps 1663, cette période de l'année étant la plus favorable pour entreprendre la traversée de l'océan. Quelle raison put les pousser à prendre le chemin de l'exil, à cette époque où les grandes routes de la métropole étaient elles-mêmes fort peu sûres, il est, en l'absence de documents

laissés par les principaux protagonistes, assez difficile de le savoir avec exactitude. Mais un certain nombre de facteurs économiques nationaux et locaux ne sont pas à écarter. En effet, l'année 1662 fut, globalement, une année de crise dans l'ensemble du royaume du jeune Louis XIV. L'été " pourri " et la récolte misérable de 1661 déclenchèrent inévitablement l'augmentation du prix des grains, la " cherté " engendrant à son tour malnutrition, dénutrition, épidémies meurtrières (parmi elles, la peste), famine et, pour finir, une épouvantable misère générale. Un érudit blésois nous a d'ailleurs laissé à ce sujet un document remarquable. En second lieu, les impôts, et parmi ceux-ci la taille en particulier qui avait quadruplé dans la décennie 1630-1640, avaient atteint un poids tels qu'ils étaient devenus insupportables à la grande majorité du petit peuple. Pour soulager ses sujets durement éprouvés par la pénurie, Louis XIV diminua de trois millions la taille de 1662, ce qui n'empêcha pas des troubles d'éclater en divers endroits du royaume, troubles que l'armée n'hésita pas à réprimer de la manière la plus forte. Enfin, depuis la mort d'Henri II et le repli de la Cour à Paris, l'industrie de la tannerie et de la ganterie blésoises accusait une forte récession, déclin que la crise de 1662 accentua sans aucun doute et qu'aggravait également une longue rivalité avec d'autres corporations travaillant les peaux et le cuir telles que les corroyeurs, les cordonniers, les savetiers, les parcheminiers et les coffretiers. On peut donc comprendre qu'Hippolyte THIBIERGE ait été séduit par les riches promesses de ce Québec fertile, où tout était à bâtir, malgré les nombreux périls que comportait un tel périple.

D'ailleurs, il ne partit pas seul. Outre sa femme et au moins deux de ses fils âgés de neuf et sept ans, deux de ses beaux-frères, Gabriel et Sébastien HERVET, l'accompagnèrent également : l'industrie des potiers d'étain blésois était, elle aussi, en pleine récession économique. A cette époque, les candidats au départ embarquaient à bord de navires marchands souvent massifs, tels que les pinasses et les flûtes hollandaises, et si puissamment armés qu'ils se transformaient aisément en navires de guerre le cas échéant. Sur 60 mètres de long au maximum et moins de 20 mètres de large, sur trois étages où l'on ne tenait parfois pas debout, s'entassaient quelques 750 hommes, 30 à 40 vaches, autant et plus de cochons, toute une basse-cour de canards insensibles au mal de mer et de poules qui en crèvent, le tout dans un amoncellement de provisions, de câbles, de caisses, de canons et de fiente d'animaux. On faisait ses besoins à la proue du navire, sur les claires-voies des poulaines, à l'endroit même où on lavait le linge, au risque d'être emporté par un paquet de mer. Sous les ponts, rien n'était jamais vraiment sec, on vivait dans une humidité constante, voire pire, pour peu que le temps devienne gros, surtout sur les bâtiments qui embarquent par l'avant et qui étaient particulièrement redoutés. Les soutes de cale, affectées aux esclaves, à certains matelots et aux animaux, étaient une infection générale à l'odeur repoussante. Ajoutons à cela les risques courants de la navigation, tempêtes, corsaires, pirates, brouillards et glaces dérivantes, et nous aurons un panorama relativement proche de ce que dut être le voyage d'Hippolyte Thibierge et de sa famille pendant un peu plus de trois mois, au cours du printemps et du début de l'été 1663. Sans doute fallait-il alors posséder une constitution hors du commun pour résister à des conditions de vie aussi difficiles, surtout pour les enfants et les femmes enceintes. Car Renée Hervet accoucha en effet d'un garçon prénommé Etienne, comme son grand-père paternel qu'il ne connut probablement pas, en août de la même année à Château-Richer, au Québec.

Parvenu au Canada, Hippolyte Thibierge s'employa activement à son commerce de tannerie, industrie qui, grâce à la traite des peaux que les pionniers entretenaient avec certaines tribus indiennes amicales comme les Algonquins et les Hurons, connaissait un formidable essor. Au recensement nominatif de Québec de 1663, il possédait 142 arpents de terre en censive, ce qui dénotait déjà un certain niveau d'aisance matérielle. Dès 1667, il acquit des terres à Québec au pied du Cap Diamant où il fit bâtir une maison qu'il légua à son gendre après son décès une trentaine d'années plus tard. Il bailla à ferme sa concession de l'Île d'Orléans comprenant sa terre, sa maison et ses bestiaux. Mais c'est à partir de 1683 surtout qu'il commença véritablement à imposer sa marque dans le commerce du cuir à Québec. Associé au maître tanneur Jacques Jahan dit Laviolette, un compatriote blésois et voisin mitoyen de l'Île d'Orléans, Hippolyte Thibierge possédait alors une entreprise de tannerie doublée d'un atelier de cordonnerie à même les bâtiments de la tannerie d'où sortaient les produits finis. Ce principe mis à

l'épreuve au Québec comme en France permettait d'augmenter le gain des tanneurs, non sans provoquer quelques dissensions avec les autres métiers des peaux et du cuir comme par exemple les cordonniers, car une telle concentration sous un même toit de matières premières et de produits finis frisait le monopole et faisait baisser les coûts de production et par conséquent le prix des souliers, ce qui causait évidemment beaucoup de torts aux artisans indépendants qui ne pouvaient faire concurrence aux tanneries-cordonneries. Mais malgré quelques molles interdictions faites aux tanneries de garder leurs ateliers de cordonnerie, certains propriétaires continuèrent impunément, tout au long du régime français, à fabriquer des harnais, des bottes, des ceintures... et acquirent rapidement un niveau de fortune appréciable.

Ce fut le cas d'Hippolyte Thibierge qui, dès 1683, fit bâtir une seconde maison à Québec, rue du Cul-de-Sac, par un maître charpentier " *lequel s'est obligé... au sieur Thibierge bourgeois de cette ville... de luy faire... les ouvrages de menuiserie cy après déclarés... à scavoir faire trois planchers dans la maison que le dit sieur Thibierge fait bastir en cette ville, deux d'en haut étant blanchys par un costé seulement et tillés par dessus, de faire toutes les clouaisons, portes, chassis et contrevents nécessaires à faire dans la dite maison clore l'escallier et generallyment toute la menuiserie à la réserve du grenier ou il ne sera par luy rien fait au dessus des derniers planchers... Fournira ledit sieur Thibierge madriers, planches et clous. Moyenant le prix et la somme de 160 livres.* " Cette maison d'une certaine importance servit à la fois d'entreprise, d'entrepôt et de maison d'habitation.

La demeure principale d'Hippolyte Thibierge devint alors cette maison située dans la basse-ville de Québec. Après Etienne, premier enfant né au Canada, le couple eut encore huit autres enfants, Jacques, en 1664, Catherine, en 1667 (décédée en bas âge), Anne, en 1669, Hippolyte, en 1672, Nicolas, en 1673, Marie, en 1675, Angélique, en 1677, et Catherine, en 1681. Les deux dernières filles devinrent religieuses. Hippolyte Thibierge mourut dans sa maison de Québec le 10 décembre 1700, âgé de 71 ans, et Renée Hervet, sa femme, le 11 novembre 1702, âgée de 72 ans. Ses fils embrassèrent des professions diverses : Etienne devint maître tonnelier et Jacques maître armurier du roi. Gabriel, l'aîné, qui était né en France, se consacra à l'agriculture sur les terres de Saint-Jean dans l'Île d'Orléans qu'il fit heureusement fructifier au point de figurer parmi les notabilités importantes du lieu, malgré les rudesses climatiques de cette région. Hippolyte le jeune reprit l'entreprise paternelle, mais mourut prématurément en 1703, laissant les tanneries à son frère Etienne qui, malgré quelques efforts, ne put poursuivre l'œuvre commencée par son père qu'il vendit à ses associés pour une somme dérisoire dans les années 1720. Nicolas mourut lui-aussi prématurément, en 1702. Et Gentien, né lui aussi en France, disparut en 1715 apparemment célibataire.

Malgré tout, Hippolyte Thibierge, pionnier blésois émigré au Québec, laissa derrière lui une descendance nombreuse puisque au Canada aujourd'hui, l'annuaire recense pour la seule province du Québec plus de cinq cents abonnés portant le patronyme de Thivierge et que ce patronyme est également répandu dans tout le Canada et le nord des Etats-Unis.

Linda Vée

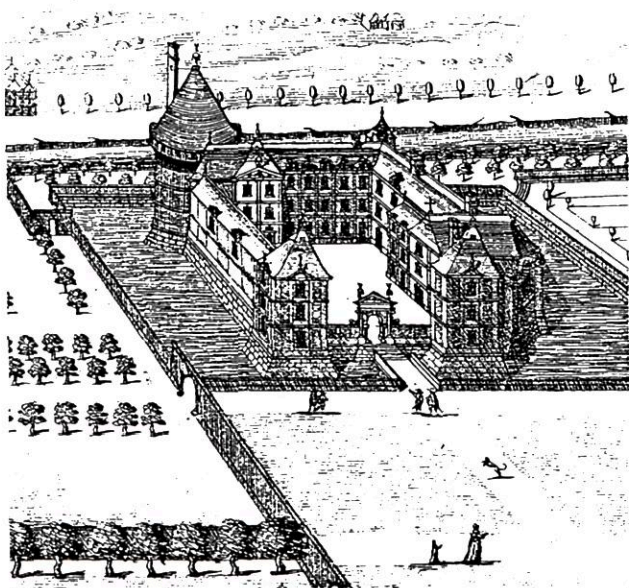
© Le Loir-et-Cher Généalogique, n° 22, 2<sup>nd</sup> trimestre 2000

N° ISSN - 1266 - 1899

Bibliographie :

# Onzain

A gauche  
le château d'Onzain vers 1640



Renaissance. L'état de ses finances lui permit tout au plus, semble-t-il, de mettre les appartements au goût du jour. Bernier écrivait alors : *Il paroist quelque chose de noble et d'un bon goust dans l'architecture de ce chasteau, et particulièrement la chapelle.*

Le fils aîné du marquis de Rostaing mourut célibataire en 1679; le second n'eut pas d'enfants de son mariage avec Anne-Marie d'Urre d'Aiguebonne qui mourut fort âgée en 1724, laissant son comté de Bury à Jacques de Varax. Vendu une première fois un fermier général qui, dit-on, y reçut Voltaire, le château d'Onzain le fut à nouveau en 1760, moyennant 450 000 livres, à Jean-Michel Péan Angélique des Méloizes, qui le firent restaurer entièrement remeubler.

Leur gendre, M. de Marconnay, le céda en 1791 à M. Foullon d'Ecotier, ancien intendant de Martinique, qui tint à en être le dernier propriétaire; après en avoir dispersé le mobilier, il le vendit à la Bande Noire qui le démolit entièrement en 1823. Il n'en reste que le site, avec les douves et une partie de la tour d'angle nord-ouest, vestige du château médiéval. Des éléments sculptés ont été réutilisés dans plusieurs maisons d'Onzain.

En 1782, le duc de Saint-Simon, le neveu du mémorialiste, avait voulu acheter le marquisat d'Onzain et le faire ériger en duché avec les sept clochers qui en dépendaient.

Situé au débouché de la vallée de la Cisse qui en alimente les larges douves, le château de Monteaup est un édifice composite. Odin de Montdoucet, premier barbier et valet de chambre ordinaire du duc d'Orléans - le futur Louis XII - construisit vers 1515 un pavillon encadré de deux tourelles engagées. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Raymond puis Pierre Forget - ce dernier rédacteur de l'Edit de Nantes - ajoutèrent un long corps de bâtiment en équerre, terminé par un pigeonnier. En 1772, l'ensemble fut mis au goût du jour par le marquis de Montebise, ancêtre du propriétaire actuel, le comte de Crouy-Chanel.

Parmi les manoirs relevant d'Onzain, on peut mentionner sur le coteau celui du Piégu (XVI<sup>e</sup> s.) qui appartient au père de Descartes, mais dont il ne reste que de maigres vestiges; et celui du Portail reconstruit au XVII<sup>e</sup> siècle sur des bases du XV<sup>e</sup> avec douves et tourelles de défense.

Gravée sur la grosse tour du château d'Onzain, au linteau de la porte, une inscription en caractères gothiques précisait que *l'an mil trois cent quatre vins et un firent faire Mons. Guillaume de Neilhac et Mons. Hélon de Neilhac frères, ledifice de céans...* L'année suivante, le chancelier du comte Guy II de Châtillon *alla par Onzain pour visiter la forteresse qui a esté commencé à faire... et y disna chez Hélon de Neilhac, gendre de Hugues d'Amboise, le seigneur de Chaumont.*

Le *chastel et forteresse* d'Onzain échut par alliance à Jeanne de Chambes, puis à sa fille Anne de Polignac qui épousa François, second comte de La Rochefoucauld. En 1539, devenue veuve, Anne de Polignac eut l'honneur d'y recevoir l'empereur Charles Quint et les *enfants de France*. D'après le père Anselme, c'est elle qui *fit (re)bâtir le château d'Onzain*, et qui *acheva la chapelle magnifique du château de la Rochefoucauld.*

Le somptueux château d'Onzain, où fut enfermé quelque temps le prince de Condé lors des Guerres de Religion, fut acquis en 1633 par Jacques Hurault de Vibraye. Il passa par alliance à Charles de Rostaing, qui abandonna Bury pour venir l'habiter (1). Si l'on en croit une gravure de 1650, *en vue d'oiseau*, le marquis de Rostaing eut le projet de faire entièrement remanier l'édifice, en ne conservant que la grosse tour d'angle d'origine médiévale,